



HAL
open science

Les multiples dessins de Gustave Guillaume

Mathieu Valette

► **To cite this version:**

Mathieu Valette. Les multiples dessins de Gustave Guillaume. Cahiers parisiens - Parisian Notebooks, 2009. hal-02313729

HAL Id: hal-02313729

<https://hal.science/hal-02313729>

Submitted on 11 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les multiples dessins de Gustave Guillaume
Mathieu Valette
ATILF (CNRS, Nancy)

1. Introduction

A la fin de la seconde guerre mondiale, les FFI arrêterent Gustave Guillaume pendant quelques heures parce qu'il avait transmis à l'étranger un document soupçonné de cacher les plans d'une arme secrète. Il s'agissait en réalité du manuscrit de l'*Architectonique du temps dans les langues classiques*, un essai de linguistique particulièrement abstrus expédié à un éditeur de Copenhague où il allait être publié dans les mois suivants. A la décharge des Résistants, le document comportait plusieurs diagrammes tridimensionnels dont l'allure balistique était des plus menaçantes.

Trêve d'anecdote¹, c'est peu dire que le dessin est consubstantiel de la linguistique de Gustave Guillaume. On dénombre près de 1300 diagrammes, figures ou tableaux sur un échantillon de 370 conférences prononcées par Gustave Guillaume entre 1938 et 1960, soit approximativement entre 3 et 4 dessins par conférence. La lecture des articles et des essais confirme le rôle du dessin dans l'appareil descriptif de Guillaume. D'ailleurs, on a pu à bon droit déceler dans cet usage du diagramme une affinité entre la linguistique guillaumienne et la linguistique cognitive nord-américaine. C'est l'indice, selon Rastier d'une « précellence du visuel »². Toutefois, les dessins de Guillaume n'ont pas toujours été de même nature. Ils n'ont pas toujours eu la même fonction non plus. Strictement tabulaires dans le premier ouvrage, ils acquièrent des propriétés descriptives et représentatives ensuite dont Guillaume discutera la nature épistémologique à plusieurs reprises.

C'est que la question des dessins chez Guillaume a trait, en premier lieu, au statut de la théorie du langage. Longtemps, Guillaume aimait à rappeler « le conseil de Leibniz : penser en figures »³. Il l'interprétait alors comme un conseil méthodologique et par conséquent répétait que « rien mieux qu'un schème n'aide à penser »⁴, qu'il est « le meilleur mode de définition »⁵, qu'il permet une « grande économie d'explication »⁶, enfin, que la raison essentielle de son emploi en est sa « commodité »⁷. Cette posture privilégiant la dimension heuristique et didactique du dessin sera celle adoptée durant la plus grande partie de son activité. Mais à la fin des années 50, alors qu'il remanie assez profondément le cadre épistémologique de sa théorie, il réinterprète progressivement le conseil de Leibniz de manière à en mettre en évidence le caractère gnoséologique. Ainsi, il glisse d'une approche illustrative de la figure à une approche ontologique qui n'est pas sans conséquence épistémologique : de « commodité », le dessin devient un modèle, au sens moderne que le mot acquiert dans la seconde moitié du vingtième siècle dans le sillage de la cybernétique et des sciences cognitives naissantes.

Nous nous intéresserons ici à cette transformation tardive du statut du dessin. Après une description de la théorie naturellement focalisée sur son caractère imagé, nous montrerons en quoi la représentation graphique des concepts de Guillaume participe à l'instabilité ontologique à l'origine de cette refonte épistémologique. Enfin, nous en étudierons

¹ Celle-ci nous a été rapportée par Roch Valin.

² Rastier 1993, 172.

³ Guillaume [17 I 1957] 1982, 57.

⁴ Guillaume [1952] 1964, 230.

⁵ Guillaume [17 II 1939] 1992, 136.

⁶ Guillaume [1945c] 1965.

⁷ Guillaume [17 I 1957] 1982, 57.

précisément les conditions en nous fondant sur la lecture d'un corpus de quelques conférences prononcées en 1959.

2. La théorie linguistique chez Guillaume, une théorie imagée

2.1. Une théorie imagée

Les principales propositions théoriques de la « psychomécanique du langage » de Guillaume reposent dans une large mesure sur la *spatialisation* des phénomènes linguistiques. Absente de son premier ouvrage majeur (Guillaume 1919), elle devient fortement prégnante dans son opuscule de 1929 (Guillaume 1929). Guillaume adopte alors, outre un vocabulaire conceptuel relativement étendu et inédit, un lexique métalinguistique caractéristique : les unités lexicales formées à partir des lexèmes 'représent'- et 'schem'- sont significativement utilisées. Associés à l'emploi massif des diagrammes, elles témoignent d'une volonté de représenter, de *donner à voir* les phénomènes étudiés. Par ailleurs, un vocabulaire de la structuration et de l'organisation spatiale en accompagne la mise en place : « situer », « opposer », « différer », « comprendre », « distinction », « présence », etc.⁸ Mais en quoi consiste cette spatialisation ? Guillaume distingue trois temps phénoménologiques : le *temps d'univers* (un temps historique dont la largeur dépend des possibilités qu'a la pensée humaine pour se le représenter), le *temps d'événement* (la durée intérieure propre à chaque événement, telle que la pensée la conçoit), et le *temps opératif*, concept clé de sa théorie. Or, l'esprit humain, selon Guillaume, s'il a l'expérience du *temps*, ne peut le représenter sans emprunter les moyens de cette représentation à l'*espace*. Le temps opératif est un temps linéarisé sur lequel la pensée pratique des *interceptions*. Par exemple, les temps verbaux correspondent à des déplacements de procès dans des *moments*, soit une division spatialisée entre un avant et un après. Guillaume en extrapole la notion de *chronogénèse*, i.e. l'opération de pensée au cours de laquelle celle-ci se donne une représentation du temps, dite *image-temps*. Il conviendra donc de distinguer deux opérations de pensée distinctes : (i) « La formation de l'image-temps [qui] peut être rapportée à un axe longitudinal représentatif du temps concret, aussi court que l'on voudra, indispensable à ce qu'elle ait lieu. Cet axe longitudinal est porteur de la chronogénèse » ; (ii) « Les *saisies* successives par profil de cette formation [qui] peuvent être représentées par des coupes transversales »⁹.

En 1939, une dizaine d'années après l'invention du temps opératif et son application sur le système verbal, Guillaume publie trois articles¹⁰ dans lesquels il présente un nouvel outil conceptuel dont l'importance ne cessera de croître ensuite. Il s'agit du couple des deux tensions *du singulier à l'universel* et *de l'universel au singulier* que la pensée parcourt et sur lesquelles elle effectue ses *saisies*. Guillaume la définit ainsi : « La pensée, en tout ce qu'elle entreprend, inscrit et développe son action entre deux limites, qui sont ses bornes : *le singulier et l'universel*. C'est donc entre ces deux limites – peut-être dirait-on mieux ces deux pôles attractifs – que la pensée opère en elle la genèse du mot, acte essentiel de l'esprit. »¹¹. Le concept de temps opératif est sans délai associé à ce passage de l'universel au singulier et du singulier à l'universel paraphrasé en mouvement de particularisation et mouvement de généralisation.

Guillaume applique alors ce schéma à plusieurs faits de langue : parties du discours,

⁸ On peut lire Valette 2006b pour une étude du vocabulaire conceptuel de Guillaume.

⁹ Guillaume [15 III 1945a] 1992, 7-8.

¹⁰ Guillaume [1939abc] 1964.

¹¹ Guillaume [1939b] 1964, 99.

déclinaison, système grammatical, et bientôt système de l'article. Pour Guillaume, ce mouvement itératif est à la source de l'activité mentale. Du coup, le concept de *saisie* va évoluer quelque peu. À la notion d'*interception*, s'ajoute celles de *position* et de *seuil*. Désormais, la linguistique de Guillaume s'appelle la linguistique de position, « son objet essentiel étant de repérer les seuils, "les positions" à partir et en fonction desquelles se marquent les "oppositions" de la langue »¹².

En 1942, Guillaume applique sa proposition à l'article¹³ : l'article *un* est porteur d'un mouvement allant de l'universel, où la pensée le saisit primitivement, au singulier où il acquiert sa valeur essentielle, finale. Il est selon Guillaume la projection dans l'abstrait de la puissance de l'esprit à particulariser. L'article *le* est porteur d'un mouvement allant du singulier à l'universel. Il est la projection dans l'abstrait de la puissance que l'esprit possède de généraliser. Ainsi, naît le *tenseur binaire radical* :

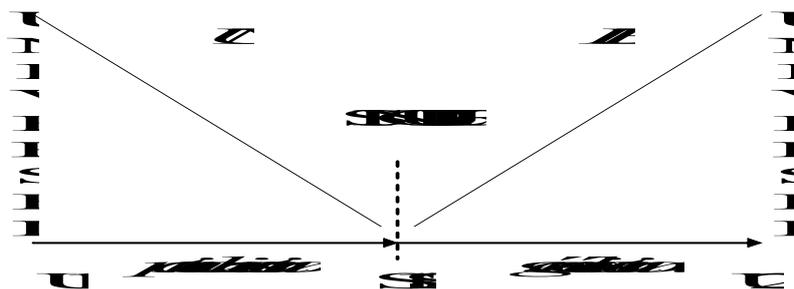


Figure 1 : Le tenseur binaire

Avec ce « mécanisme de puissance », on peut expliquer les sens attachés aux énoncés typiques suivants : (1) *un* train peut en cacher un autre ; (2) *un* train entra en gare à 7h53 ; (3) *le* train arrivait avec deux minutes d'avance ; (4) *le* train est un moyen de transport rapide, sûr et silencieux. Dans (1), la saisie du mouvement de particularisation de l'article *un* se fait précocement en U1. L'unité est positionnée à distance du singulier. L'idée exprimée demeure générale. Dans (2), la saisie en S1 est tardive, l'idée exprimée est particulière. En (3) l'article *le*, porteur d'un mouvement de généralisation est intercepté suffisamment tôt, en S2, pour que l'idée exprimée soit une idée de petite *extension*. Enfin, en (4), la saisie U2 opérée sur le mouvement de généralisation est tardive, l'idée générale est de grande *extension*. Les saisies intermédiaires, effectuées ni précocement ni tardivement, produisent des *effets de sens* (nuance, ambiguïté, etc.). Voilà brièvement présentés les deux principaux outils conceptuels de la linguistique de Guillaume et le dessin archétypique nécessaire à la mise en œuvre du second, avatar du premier.

2.3. Les deux ontologies de la théorie

Pièce maîtresse de la psychomécanique du langage, le temps opératif est le concept guillaumien le plus discuté, en particulier parce qu'à son statut ontologique, réel ou imaginaire, correspondent les deux lectures idéologiques – matérialiste ou idéaliste – qu'en ont ensuite données ses exégètes. Ainsi, textes à l'appui, les uns déclarent le temps opératif « immatériel » ou « aphysique »¹⁴ ; les autres « concret » ou « réel »¹⁵. Il convient de préciser que Guillaume accumule les assertions contradictoires et maintient, dans l'usage qu'il fait de certains concepts, une ambiguïté qui, outre qu'elle embarrassa ses successeurs, nous intéresse

¹² Guillaume [1939c] 1964, 119.

¹³ Les conclusions sont exposées dans Guillaume [1944] 1964.

¹⁴ Respectivement Guillaume [1929] 1965, 113n et [1958b] 1964, 26.

¹⁵ Respectivement Guillaume [13 XII 1946c] 1989, 19 et [1951] 1964, 185n.

dans la mesure où le statut ontologique du temps opératif a une incidence sur la nature des dessins qui le représente.

L'ambiguïté réside, selon Toussaint dont nous adoptons l'analyse, dans la cohabitation d'un principe matérialiste positif, le temps opératif, et d'un concept idéaliste, l'image-temps au sein de la chronogénèse¹⁶. On peut donc, selon lui, adopter une approche matérialiste en abandonnant le concept d'image-temps, ou une perspective idéaliste en faisant du temps opératif une abstraction. Cette seconde option, choisie par certains guillaumiens¹⁷ implique de renoncer à la dimension opérative du temps éponyme mais alloue aux figures un statut imaginaire relativement similaire, par exemple, au schématisme kantien. L'option matérialiste a été celle de Toussaint, qui n'a gardé de la chronogénèse que la partie concrète, *mesurable*, quantifiable. Selon lui, l'image-temps, qui ressortit au qualitatif, dessert la rigueur explicative du temps opératif et fragilise la théorie parce qu'elle oblige le linguiste à recourir à un appareil notionnel empreint de psychologisme (« image mentale », « cinétismes issus d'impressions », « vues », « regards », etc.). Aussi propose-t-il d'étendre l'usage du temps opératif de manière à forclure l'image mentale de la psychomécanique¹⁸. Ce matérialisme apparaît incompatible avec l'approche représentationnelle et on pourrait légitimement – mais provisoirement – se poser la question du réalisme des figures.

Confronté à ces deux approches inconciliables du temps opératif, nous ne pouvons en effet pas décider de la nature du temps opératif, de celle des « saisies » effectuées ni, subséquemment, sur celle des figures. Nous sommes victimes d'une aporie nominaliste : tout se passe comme si la polysémie du mot « saisie » en contaminait la définition psychomécanique. Pour les idéalistes, les saisies sont des captures d'image, des instantanés autographes ; pour les matérialistes, elles sont des interceptions du temps, ou, selon les propres termes de Toussaint, « des arrêts au sein d'un déplacement de matière »¹⁹.

2.2. *La θεωρία guillaumienne, une contemplation*

L'inclination pour la représentation optocentrique des phénomènes linguistiques se propage à partir des années 50, à l'ensemble de la réflexion épistémologique de Guillaume. Pour lui, *théorie* et *imagination* relèvent du même thème que la *contemplation intérieure* des Anciens (*θεωρία*). Elles donnent lieu à un ensemble de réflexions sur l'investigation scientifique, appréhendée en termes d'itérations. Selon Guillaume, la langue est une médiatrice entre la pensée et les sens qu'elle transcende (principalement le plus noble d'entre eux, la vision)²⁰. La dialectique entre le *voir* et le *comprendre*, dont on trouve quantité de formulations différentes suivant les époques et le contexte théorique (*perçu/conçu*, *voir/concevoir*, etc.), occupe une place centrale dans la réflexion du linguiste dans la dernière décennie de son activité. La méthode d'analyse du linguiste et l'activité langagière tendant naturellement à se confondre, l'oscillation du *voir* et du *comprendre* a un temps été représentée sous la forme de deux tensions inspirées de la figure 1 ci-dessus. Mais dans la leçon inaugurale de 1956-1957, le contraste est représenté selon un mouvement oscillatoire :

¹⁶ Cf. notamment Toussaint 1967, 1983 qui le premier a analysé cette difficulté.

¹⁷ Lire Launay 1986, Chevalier, Launay & Molho 1986. On lira aussi la synthèse de Tollis 1991, 380-390.

¹⁸ Cf. Toussaint 1967, 95 ; 1983, 121.

¹⁹ Toussaint 1967, 98.

²⁰ Cf. par Guillaume [25 XI 1954], fo 25.

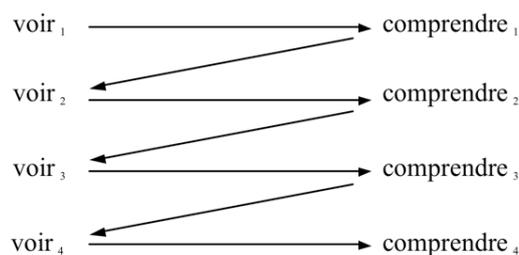


Figure 2 : l'oscillation du voir au comprendre (Guillaume [29 XI 1956] 1982, 4).

Selon Guillaume, de la qualité du *comprendre* résulte la permanence des *voir*. De cette identité à chaque fois retrouvée dépend la bonne marche de la science. Au *voir* concret issu de la perception sensorielle succède une série de *voir* abstraits, « *théorétiques* »²¹, qui sont à la fois identiques au premier *voir* quant à la nature de l'objet *vu* et distincts quant à la nature du « regard ». La proposition méthodologique relève de ce que Guillaume appelle la *science cryptologique*, une science du caché. Cette gnoséologie est probablement une proposition métaphysique alternative au psychologisme ou, à l'inverse, à l'organicisme des sciences ayant pour objet les activités non conscientes dont Guillaume était le contemporain²². Certes, il formule *in extremis*, comme nous le verrons bientôt, une hypothèse sur l'engrammation de la langue dans le substrat neuronal. Mais la plupart de ses réflexions, jusqu'à une époque tardive, ont cependant pour objet l'obtention d'une certaine robustesse métaphysique pour son appareil théorique.

3. Le dessin, un *vu en pensée*

Dans ses toutes dernières leçons, Guillaume s'interroge subitement sur l'éventualité d'une coopération entre linguistes et neurologues, ce dont il n'était pas coutumier. Ses auditeurs étaient plutôt habitués au caractère foncièrement mentaliste de sa théorie. Jusqu'en avril 1959, Guillaume manifeste plutôt de l'agacement vis-à-vis de l'antimentaliste ambiant dont Bloomfield est le plus illustre promoteur, parfois même avec véhémence. Résolument mentaliste, il prospecte, dans les dernières années de la décennie, différents champs de recherche, s'essaie à une théorie « anthropogénique » puis poursuit l'approfondissement de la problématique idéaliste du *voir* évoqué ci-dessus. Mais en mai 1959, Guillaume fait, contre toute attente, l'hypothèse d'un rapport étroit entre le neuronal et le linguistique. Ce changement d'attitude radical n'intéresserait que lointainement notre propos s'il ne s'accompagnait pas précisément d'une complète réévaluation de la nature des schémas qu'il avait l'habitude de dessiner au tableau. Plus encore, la révolution conceptuelle que Guillaume mène en adoptant une perspective matérialiste apparaît étroitement corrélée à la nature des figures. En fait, changer la nature des figures permet à Guillaume de réduire le jeu ontologique entre matérialisme et l'idéalisme.

Ainsi donc, jusqu'en 1959, Guillaume déclarait irréductibles la pensée et la constitution physique. En février 1959 il demeurait fidèle à son idée selon laquelle la nature organique de la pensée ne relève pas du connaissable : « il apparaît impossible de connaître ce qui s'accomplit de physique dans l'organe pensant, créateur organique de la pensée » et le linguiste de parler d'un « mystère impénétrable »²³. Le 14 mai 1959 cependant Guillaume parle pour la première fois du « dispositif *cinétique* du cerveau humain »²⁴ auquel on peut

²¹ Guillaume [1954] 2003 est en grande partie consacré à cette problématique.

²² Valette 2006a, 184-191 pour un développement.

²³ Guillaume [12 II 1959] 1995, 127.

²⁴ Guillaume [14 V 1959] 1995, 208 ; nous soulignons.

accéder, analytiquement, depuis la connaissance des faits de langue. Il semble ainsi concéder, très allusivement, que les *mouvements de la pensée* ont leur pendant dans le système nerveux. Mais cela n'est pas encore explicitement dit. Il faudra attendre la conférence de la semaine suivante pour que le rapprochement soit fait sans ambages. Pour le moment, le linguiste se contente de cette expression où l'épithète *cinétique* rappelle que le cerveau humain a, comme la pensée – le mouvement pour principe. Cependant, dans la suite de sa leçon, le linguiste s'apprête à mettre à plat tout un pan capital de sa théorie. Guillaume en effet décide de clarifier et d'expliquer l'emploi qu'il fait des schèmes figuratifs.

Comme on l'a vu dans l'introduction, Guillaume a longtemps privilégié la dimension heuristique des figures. Mais progressivement, il glisse d'une approche illustrative de la figure à une approche métaphysique. On a déjà la trace positive de ce changement de ton dans la leçon du 17 janvier 1957. La figure y est dans un premier temps défendue pour sa commodité ; puis Guillaume explique que « l'économie du langage est de traduire en dicibilité des mécanismes dont nous portons en nous, préalablement, la visibilité ». En conséquence, la tâche du linguiste est de retraduire, par reconstruction, la dicibilité en visibilité ; et le conférencier de conclure que « les schèmes dont fait usage la psychosystématique sont cette retraduction. *Ils ne sont pas seulement un artifice d'analyse*. Ils emportent avec eux [...] une réalité profonde ». Plus loin, on lit que la tâche du linguiste est « de retraduire – de savoir retraduire – en des visibilités, sous les traits de figures explicatives, ce dont le langage ne livre directement [...] que la dicibilité efficiente »²⁵.

Guillaume est conscient de l'incidence épistémologique du postulat de la traduction / retraduction par schèmes. C'est avérer la scientificité de sa théorie puisqu'il s'agit, au même titre que les algorithmes mathématiques, du « terrain ordinaire de la science »²⁶. Peu à peu, s'inscrit dans son discours, l'idée résolument moderne de *modélisation*. Peut-être songe-t-il à la fameuse boîte noire des béhavioristes ; on connaît la réponse à un signal d'entrée (*input*), mais on ignore le fonctionnement interne. L'enjeu est de le simuler. Or, en posant ce jeu de traduction / retraduction, Guillaume entre de plain-pied dans la problématique de la simulation, par la critique. Pour lui, c'est justement le fonctionnement interne, les opérations de construction de l'output qu'il convient d'étudier.

Cette discussion est en effet étroitement liée à celle à laquelle le conférencier se prêtait quelques semaines auparavant, à l'initiative d'un auditeur, autour de l'opposition entre la *logique* du langage et sa *cohérence*²⁷. Selon Guillaume, la logique n'est pas du ressort du linguiste, mais concerne la philosophie du langage. Il s'agit d'un idéal de langue qui n'a pas, pour le linguiste de rapport avec la chose linguistique, sinon quant au résultat final. Le linguiste reconstruit le pas à pas de la langue, dans ses détours et ses accidents concrets, tandis que le logicien adopte une démarche idéalisée, sans considération pour les contingences linguistiques, seulement guidée par la fin. Aussi, ce qui est en jeu dans la logique, c'est l'idée de simulation des processus qui président à la fin. En logique, le résultat se présente *comme si* la voie de la cohérence avait été suivie alors que ce n'est pas le cas. Toutefois, Guillaume ne déçoit pas l'idée ; il en souligne même discrètement la spécificité : « c'est sur [le] *comme si* que la théorie doit mettre l'accent » observe-t-il dans une note²⁸. C'est qu'il s'apprête à investir ce *comme si*, lui aussi.

²⁵ Respectivement Guillaume [17 I 1957] 1982, 57 (nous soulignons) et [7 III 1957] 1982, 136.

²⁶ Cf. les notes de cours prises par G. Moignet (Correspondance scientifique, Malengreau 1995, 161).

²⁷ Pour cette discussion et les termes de son exposition, cf. Guillaume [6 XII 1956] 1982, 9-11 ; puis [13 XII 1956] 1982, 22-23.

²⁸ Guillaume [6 XII 1956] 1982, 11n.

La révolution conceptuelle que Guillaume va bientôt effectuer, c'est placer la figure, c'est-à-dire une commodité d'exposition à peine moins concrète que le discours même, au cœur de la théorie, au rang de *comme si*. Les figures bientôt seront, dans la théorie, entre la chose et l'idée – plus précisément, *à la fois* chose et idée. D'ailleurs, penser en figures, c'est penser concrètement, visuellement, mais aussi, nécessairement, abstraire le contingent²⁹. C'est, *in fine*, esquisser un modèle³⁰. Le conseil de Leibniz, si souvent évoqué s'enrichit d'un nouveau sens. Penser en figures, ça n'est plus seulement, pour le linguiste, raisonner à partir de diagrammes, de schémas et d'illustrations, c'est faire la figure consubstantielle à la pensée humaine. Ainsi, progressivement, la figure accède à un nouveau statut épistémologique. En février 1958, Guillaume en abolit définitivement le conventionnalisme – « l'artifice d'analyse » ci-dessus mentionné – et en rappelle la fonction :

Le langage <est> peu fait pour parler de lui-même, parler désignant la parole audible. Si peu fait pour parler de lui-même <par> parole audible, que la science du langage postule la reconversion du dicible en visible. Car n'est dit dans le langage, que ce qui a été mentalement vu. Il suit de là qu'une narration de l'histoire structurale du langage exige le permanent appel au mentalement vu – à une figuration par moyen de visibilité du mentalisme vu originel. De là l'emploi des figures. Elles ne sont pas des conventions mais des retraductions du dicible en visible, le langage ayant été, lui, constitutivement une traduction du visible, du mentalement vu, en dicible. [...] L'originalité profonde, essentielle, de la linguistique guillaumienne est de retraduire – ainsi que l'a fait en sa pensée l'homme pensant, constructeur du langage, architecte du langage – le dicible en visible de départ.³¹

On notera que la figure, bien qu'élevée au rang de retraduction du dicible en visible, conserve une dimension métalinguistique. Il s'agit d'un mode de représentation métalinguistique adapté à la linguistique pour des raisons d'affinités, parce que la pensée privilégie, selon, lui, ce mode de représentation. Mais le 14 mai 1959 – revenons-y, Guillaume va plus avant encore dans la révision de la nature de ses diagrammes :

Il y a quelques années, je souffrais qu'on vît dans ces schèmes une commodité d'enseignement, une manière économique, heureuse, d'évoquer un ensemble de relations faisant partie d'un même ensemble de relativités réciproques. Je le souffrais, un peu ennuyé au fond, de devoir le souffrir. Ce fut le temps où je qualifiais mes diagrammes de figurations analytico-synthétiques et m'en tenais là. Or, depuis, je me suis senti mauvaise conscience à m'en tenir là, mauvaise conscience au point d'être malheureux, et j'ai voulu savoir ce qu'étaient en eux-mêmes mes diagrammes explicatifs. Ce tourment m'a mené loin, à des réussites que vous aurez à apprécier et dont je vais, dans les leçons suivantes, vous entretenir.

Auparavant, j'ai à vous dire que mes diagrammes explicatifs ne sont pas une commodité explicative, mais *une image fidèle de la réalité psycho-linguistique, de ce qui s'est réellement passé dans l'esprit lorsqu'il a institué en lui une représentation des mouvements causateurs de sa puissance*. [...] [Les diagrammes] représentent le « vu en pensée » qu'est par premier période le langage, devant que d'être, par période second, commuté en un dicible, la langue, sujette à être éventuellement, en tiers période, commuté en un dire, dont le développement et la résolution en dit constituent le discours (dire = discourir)³².

Ainsi, Guillaume renomme ce qui auparavant était un visible mental, par opposition au dicible, en *vu en pensée* et en certifie la valeur (« ce qui s'est réellement passé »). Le linguiste ensuite renouvelle son vœu, maintes fois formulé, mais jamais avec autant de netteté, d'intégrer dans l'objet de la linguistique, « la partie mécanisable » de la pensée. Il substitue également, pour la première fois, à la notion de *transition* (de la langue au discours) celle de *commutation* du *vu en pensée* au dicible, du dicible au dire – la langue devenant de ce fait un

²⁹ Guillaume [7 III 1957] 1982, 137.

³⁰ Cf. aussi Ms 39-III-A, fo 193-195

³¹ Guillaume [27 II 1958], fo 1-5. (dg 167)

³² Guillaume [14 V 1959] 1995, 210, nous soulignons.

« système de commutations »³³.

Enfin, le 21 mai 1959, Guillaume pose l'existence d'une commutation entre le cerveau et la langue, ou plus précisément entre le cerveau et le *vu en pensée*, les diagrammes, donc. Pour connaître ladite commutation, Guillaume *postule l'isologie du mental au physique* : « [les] mouvements en pensée que nous savons visibiliser dans le champ du langage ont leurs isologues physiques dans l'organe physique (le cerveau) duquel ils émanent. De là, le problème qui consiste à découvrir ce qu'il en est réellement de cette isologie »³⁴. Il précise ensuite que selon lui, une connaissance véritable de la commutation entre l'organe physique et le *vu en pensée*, encore très embryonnaire, ne peut se faire sans la collaboration des neurologues et des linguistes.

4. Conclusion

En faisant de la langue une théorie, une contemplation de la pensée, et en affirmant que le linguiste n'a pas à théoriser la langue, mais à rendre compte de la théorie que déjà, la langue est, Guillaume fait de la langue un *presque modèle* susceptible de donner lieu à des simulations des mécanismes mentaux. Et postuler la véracité des figures, c'est pour Guillaume en faire le formalisme de son modèle. Il y a un apparent paradoxe à dire de la langue qu'elle est un modèle, quel qu'en soit le formalisme, dans la mesure où un modèle est artificiel ; mais c'est une pirouette ontologique qui était sans doute nécessaire à l'actualité de la psychomécanique. Cette approche résolument moderne des dessins-modèles, considérés comme la *vérité*, préfigure l'usage qu'en feront en France, peu de temps après, Antoine Culioli³⁵ et quelques années plus tard, aux Etats-Unis, les artisans de la linguistique cognitive.

Il n'y a pas une sorte de dessin chez Guillaume, mais trois. La première a une vocation didactique même si elle correspond déjà à une représentation très formalisée des phénomènes linguistiques. La deuxième apparaît en 1958 et fait du diagramme un presque modèle au sens moderne et cybernétique du terme. Dans la troisième enfin, la plus audacieuse, proposée un an plus tard, le diagramme est l'isologue de l'activité neuronale, c'est-à-dire qu'il est présenté comme lui étant structurellement similaire. Méconnue jusqu'en 1995 et la publication des leçons des années 1958-1960, cette palinodie fondamentale n'a été relevée que par quelques auditeurs de Guillaume. Il faut rendre hommage ici à Maurice Toussaint pour avoir, en marge d'un guillaumisme au mentalisme triomphant, su approfondir – ou vraisemblablement formuler à son tour – cette proposition tardive et hardie, en proposant un dépassement critique de la psychomécanique du langage, la *neurolinguistique analytique*.

5. Références citées

CHEVALIER, Jean-Claude, Maurice MOLHO, Michel LAUNAY, 1986, « Pour une linguistique du signifiant », *Acte du colloque de linguistique hispanique, Cahiers du CRIAR*, 6, 95-99.

COUFFIGNAL, Louis, 1963, *La cybernétique*, Paris, P.U.F.

CULIOLI, Antoine, 1968, « La formalisation en linguistique », *Cahier pour l'Analyse*, 9 ; cité

³³ Guillaume [21 V 1959] 1995, 221. Nous avons montré ailleurs que ce remaniement terminologique et conceptuel tardif était motivé par l'appropriation par Guillaume de la problématique cybernétique. On peut lire Valette 2007 sur ce sujet.

³⁴ Guillaume [21 V 1959] 1995, 221, et d'une manière générale, pour ce paragraphe, les pages 221 à 223.

³⁵ Culioli [1968] 1999, 28-29 : « il importe de comprendre que le diagramme n'est pas un jouet, une illustration pour soutenir l'intuition mais un outil avec ses règles formelles d'emploi ».

- d'après 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2, *Formalisation et opérations de repérage*, Gap/Paris, Ophrys, 17-29.
- GUILLAUME, Gustave, Mémoires inédits, Manuscrits autographes, Fonds Gustave Guillaume, Université Laval, Québec.
- GUILLAUME, Gustave, 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Paris, Hachette ; réédité en 1975 Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Nizet.
- GUILLAUME, Gustave, 1929, *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, H. Champion ; réédité en 1965.
- GUILLAUME, Gustave, 1964, *Langage et science du langage*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Nizet.
- GUILLAUME, Gustave, 1971-2008, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 18 volumes, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck / Lille, Presses Universitaires de Lille..
- GUILLAUME, Gustave, 2003, *Prolégomènes à la linguistique structurale*, vol. 1, édité et présenté par R. Lowe, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LAUNAY, Michel, 1986, « À propos de la recherche en grammaire espagnole », *Multilingua*, V, 4, 211-216.
- MALENGREAU, Marjolaine, 1995, *La correspondance scientifique de Gustave Guillaume. A Michel Lejeune, Gérard Moignet et Bernard Pottier*. Juillet 1948 / Février 1960, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- RASTIER, François, 1993, « La sémantique cognitive : éléments d'histoire et d'épistémologie », *HEL*, 15, 1, 153-187.
- TOLLIS, Francis, 1991, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin.
- TOUSSAINT, Maurice, 1967, « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », *Langages*, 7, 93-104.
- TOUSSAINT, Maurice, 1983, « Du temps et de l'énonciation », *Langages*, 70, 107-126.
- VALETTE, Mathieu (2006a) *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*, Collection « Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique », Honoré Champion, Paris,
- VALETTE, Mathieu (2006b) « La genèse textuelle des concepts scientifiques. Étude sémantique sur l'œuvre du linguiste Gustave Guillaume », *Cahiers de Lexicologie*, 2/2006, n°89, pp. 125-142.
- VALETTE, Mathieu (2007) « Remarques sur la genèse du concept d'*effection* chez Gustave Guillaume », *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives (Actes du XIe colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006)*, J. Bres et al. éd., Lambert-Lucas, Limoges, 99-108.